

DIRE SANS MOTS

Dans les livres sans paroles, le langage est autre. Il est «images». Et c'est en observant ces signes, en les interprétant, que le lecteur construit l'histoire. En cherchant les mots ailleurs que dans les pages. PAR CÉCILE DESBOIS*

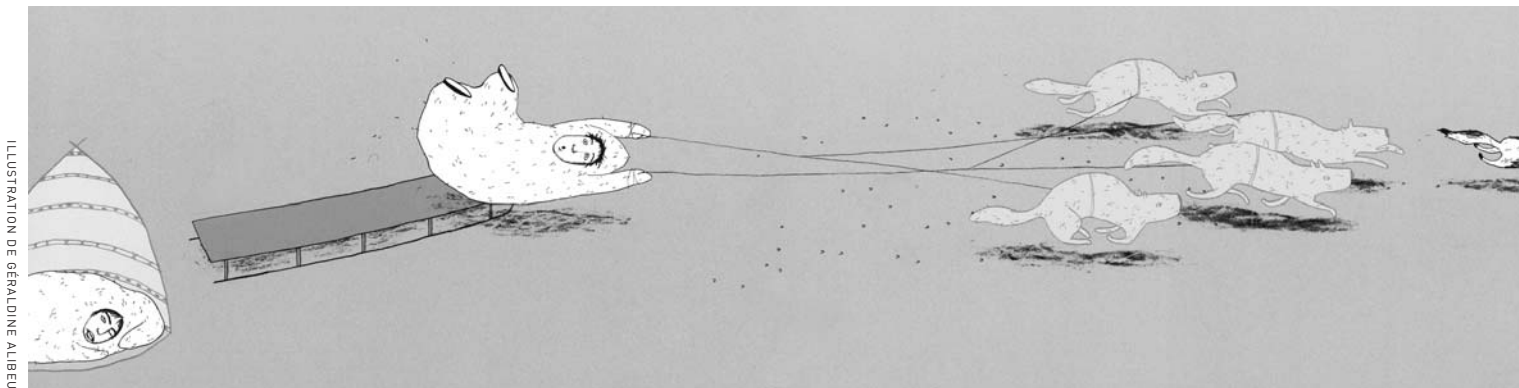


ILLUSTRATION DE GÉRALDINE ALBEU

«Raconter sans mots, exprimer au mieux un sens, étirer un moment décisif», ainsi Sara résumait-elle dans le précédent numéro de *Parole* le but de son travail. Sara dont l'œuvre sensible, déchirée au point de ne supporter que le silence, offre l'une des plus belles portes d'entrée sur le monde des livres sans texte. Poétique, proposant d'autres itinéraires de lecture, celui-ci est le fruit d'artistes choisissant les images pour transmettre leurs univers. Parmi eux, Anne Brouillard, révélée par ses irrésistibles *Trois chats* et publiant régulièrement des albums sans paroles (*Le pêcheur et l'oie* ou *Le chemin bleu*, Seuil jeunesse) ou, dans un autre registre, Rascal qui s'autorisa plusieurs incursions sur ce terrain pour revisiter des contes traditionnels. De façon plus ponctuelle, Claude Ponti peupla *L'album d'Adèle* (Gallimard jeunesse) d'objets et de personnages aussi incongrus que muets et, plus récemment, un certain *Monsieur Hulot* (*Le Rouergue*) revêcut ses excentricités grâce à David Merveille. Derrière cette diversité de productions résonne une interrogation commune : comment donner à lire sans mots ? Une question dont la réponse pourrait surgir du rythme en trois temps proposé par Sara : raconter, exprimer et étirer.

Raconter sans mots : les modes du récit

Quand, dans cet univers de formes et de couleurs, l'image remplace le texte, de nouveaux principes narratifs se mettent en

place. A commencer par l'envie de jouer avec la surface rendue disponible, de remplir chaque double page d'ambiances, de personnages et d'actions à première vue désordonnés, mais qui se rejoignent en un inattendu dénouement. Magnifique exemple, *La course au gâteau* (de Thé Tjong Khing, Autrement jeunesse) met en scène le vol d'un dessert, devenu prétexte à une trépidante course-poursuite. Sur un tapis de paysages, l'enfant croise des dinosaures, des lapins en pleurs, des cochons, avant que tout ne rentre dans l'ordre. Bouleversant le sens de lecture, le livre invite à revenir sur ses pas pour comprendre l'origine d'une situation, observer l'enchaînement des actions de ce beau jeu de piste.

Inventer son propre récit, proposer un autre chemin de lecture... Comment ne pas penser aussi à Mitsumasa Anno ? Après le désormais classique *Loup y es-tu ?* (L'Ecole des loisirs), *Sur les traces de Don Quichotte* comme *Le Danemark d'Andersen* revisitent des pays, offrant un cadre ponctué de références où chacun peut «écrire» ses contes et légendes. Avec ce principe de lecture sans cesse renouvelée, de va-et-vient permanent, les livres deviennent objets ludiques, objets de création. Exemple jusqu'au-boutiste, le *Monsieur Hulot*, cité plus haut qui, grâce à un système de rabats, souffle le début d'aventures tout en laissant les lecteurs en deviner le dénouement !

A ces pages frémissant d'histoires dans l'histoire, certains livres préfèrent une autre forme, plus épurée. Ainsi *Mistral* (Magnard jeunesse), petit chien dessiné par la main de son maître Raphaël Thierry, vit-il ses péripéties dans un décor minimaliste où les éléments ne prennent que plus de relief. Qui est *Mistral* ? Que va-t-il lui arriver ? L'absence de texte se met en évidence et

*Conceptrice-rédactrice, Cécile Desbois intervient dans des projets éditoriaux à dimension pédagogique : rédaction d'articles destinés aux acteurs de l'éducation ou aux élèves, collaboration avec des maisons d'édition jeunesse, action d'éducation aux médias etc.



ILLUSTRATION D'ANNE BROUILLARD

le graphisme se fait stylisé. Ici, tout comme dans *Le petit chaperon rouge* de Rascal (Pastel) ou *Rayon X* de Helge Reumann (Le Rouergue), l'image même s'économise au profit d'un souhait, commun à tous ces albums : laisser les lecteurs s'approprier le livre et penser leur propre narration.

Exprimer un sens : pouvoir tout dire

Disposant de leurs propres ressorts, les histoires sans texte développent une formidable capacité à transmettre des sensations, impressions et réalités dans toute leur complexité. A grand renfort d'humour, *Ado-ka-fré* (de Sylvain Victor, Paquet) explique ainsi les dessous de l'économie mondiale en suivant les vies successives d'un tee-shirt. Dans la même veine, *Le petit marchand des rues* (d'Angela Lago, Rue du monde) suit l'itinéraire d'un enfant tentant de survivre dans une ville brésilienne. Aucun thème, aussi difficile soit-il, ne semble résister à ce traitement, qui permet à chacun de chercher et trouver les mots, voire de laisser la place au silence. Aussi quand le délicieux *Clown* (Gallimard jeunesse) de Quentin Blake aborde sans détour la question de la pauvreté et du partage, Sara, elle, ose réclamer *Du temps* (Thierry Magnier), du temps pour accepter la mort de l'autre. Car, dans le registre de l'émotion, le silence est souvent d'or. Nul besoin de mots, par exemple, pour comprendre le *Maman!* (Seuil Jeunesse) murmuré à coup de crayons gras par Christian Roux : les seuls traits suffisent à exprimer la joie de ces protagonistes de papier lors de leurs retrouvailles.

Parfois graves, souvent universelles, ces histoires n'en perdent pas pour autant un autre sens : celui de l'humour ! Un genre qui constitua longtemps leur domaine, sinon réservé, du moins privilégié. Souvenons-nous du fantasque Max inventé par l'italien Giovanetti. Les aventures de ce désopilant castor, publiées pour la première fois en 1952 et toujours d'actualité grâce à une réédition à L'École des loisirs, témoignent de la vocation humoristique du genre. Aujourd'hui, du peu orthodoxe *Mon petit cheval* (de Diego Bianchi, Le Rouergue) au *Sourire du loup* d'Anne Brouillard (toujours elle!), la surprise puis le rire s'invitent à la fête au travers de gags visuels finement travaillés. Et, balayant tous les registres, les livres sans paroles deviennent sources d'émotions, propres à chacun.

Étirer un instant : revisiter le temps

Qu'est-ce que *L'orage* (Grandir)? Une impression – le ciel qui semble s'assombrir – puis un imperceptible souffle d'air, la

recherche d'un abri, répond Anne Brouillard. Et un éternuement ? Rien de plus qu'un *Atchoum* (Thierry Magnier), un indicible incident décortiqué par un Jochen Gerner décidé à lui donner une portée insoupçonnée. Décrire un mécanisme, rendre l'intensité d'un moment et l'éterniser : voilà une autre spécialité des livres sans texte, un code souvent utilisé, voire détourné. Ainsi Marei Schweitzer raconte-t-elle, au gré du bleu de son stylo à bille, la vie de plaisanciers attendant *Le déjeuner du capitaine* (Didier jeunesse). Des instants qui précèdent l'événement, nous saurons tout, grâce à la multiplication des saynètes tendant à décomposer le temps. Mais pour le repas tant espéré, il faudra repasser, conclut le livre dans un beau pied de nez !

En réalité, cette pirouette témoigne du travail des illustrateurs qui, dans un espace-temps revisité, déroulent, pas à pas, leur fil d'Ariane. D'arrêts sur images aux jeux de répétitions, en passant par un fin découpage du scénario, l'histoire prend ses aises, se parant au passage d'un ressort très utilisé : le thème du voyage. Source inépuisable d'intrigues pouvant prendre toutes sortes de formes, il devient folle farandole traversant la banquise (*La course au renard* de Géraldine Alibeau, Autrement jeunesse), périple quasi initiatique (*Le déluge* de Roberto Prual-Reavis, Didier jeunesse), voire réflexion sur le cycle de l'eau (*Petit poisson voit du pays* de Bruno Gibert, Autrement jeunesse). Et, conçue telle une spirale sans fin, la chute rejoint le point de départ de l'histoire. Comme si, entre-temps, rien ne s'était passé. Comme si, entre-temps, rien ne s'était dit. Et pourtant, le jeune lecteur, lui, aura observé, inventé une histoire, compris que le temps pouvait s'élargir ou se rétrécir au gré de ses envies.

Une lecture différente

Les livres sans paroles donnent à voir. Des personnages, des décors, des objets. Pourtant, loin de se résumer à de simples imagiers, ils participent aux grands mécanismes de la lecture. A la respiration « raconter, exprimer, étirer » répond un autre refrain : observer, construire et interpréter. Car c'est en établissant les liens entre les images que l'enfant donne du sens et crée le récit. Ces ouvrages ne suppléent donc pas un défaut de lecture mais proposent une lecture différente, où l'image est le lieu de prédilection de la mise en œuvre de l'imaginaire. En cela, ils se destinent tant aux plus petits qu'aux jeunes lecteurs qui découvrent alors l'art de l'ellipse, les multiples ressorts du langage et la possibilité d'inventer à l'infini, d'inventer leur propre histoire. Et, de la lecture à l'écriture, il ne reste alors plus qu'un tout petit pas...